

X.

LA SÉPARATION.

La mort du sire de Roquebrune, ses obsèques, avaient préoccupé tous les esprits, de telle sorte qu'on n'avait pu s'occuper de l'entrée du petit Gerbert au monastère de Saint-Gérauld. Gerbert n'en avait pas parlé à ses parents, de crainte de les affliger par avance ; mais il pensait constamment à ce grand bonheur qui lui arrivait. Le père Ambroise, le premier protecteur de Gerbert, celui qui avait appelé sur lui les faveurs de Mgr l'évêque de Saint-Flour, y pensait aussi de son côté, et se pro-

posait bien de l'emmener avec lui après la cérémonie des funérailles.

Les serfs et les seigneurs s'écoulèrent peu à peu, et le religieux restait à peu près seul en prière dans la chapelle du château de Roquebrune. Le petit Gerbert était agenouillé dans l'ombre, sous les arceaux gothiques. Le père Ambroise le reconnut, et vint à lui en lui adressant la parole avec cette discrétion respectueuse que commande le lieu saint.

— Si vous voulez, Gerbert, lui dit-il, vous ferez votre entrée aujourd'hui même à Saint-Gérauld. Tout est disposé pour vous recevoir, et vous profiterez de ma mule.

A ce nom de Saint-Gérauld, l'enfant fit un bond de joie, et remercia le bon religieux avec effusion. Mais un nuage de tristesse parut bientôt sur son front, et le père Ambroise, s'en apercevant :

— Est-ce que vous seriez fâché à présent, mon ami, lui dit-il, d'entrer avec nous au monastère ? Il est encore temps de renoncer à cette faveur.

— Y renoncer ? Non, non, mon père, répondit Gerbert avec vivacité ; ce que j'ai désiré avec tant d'ardeur, je ne pourrais y renoncer volontaire-

ment. C'est une auguste profession que celle de religieux, quand je serai en âge toutefois de prononcer des vœux. Mais s'il faut vous l'avouer, mon père, en ce moment c'est la pensée de ma mère désolée qui m'occupait l'esprit.

— Vous ne lui avez donc pas parlé des bontés de Mgr l'évêque de Saint-Flour pour vous ? dit le père Ambroise.

— Non, mon père, pas encore, reprit l'enfant ; j'attendais toujours une occasion favorable.

— Mais elle se présente aujourd'hui ; car nous allons partir tout de suite pour Saint-Gérauld.

— Tout de suite, mon père ? mais j'ai besoin d'un petit trousseau à mon usage.

— C'est vrai ; mais on pourvoira à tout cela, croyez-moi. Il faut aller faire vos adieux à votre père et à votre mère. Allez, mon enfant, je vous rejoins tout à l'heure.

— J'y vais, mon père.

Et Gerbert partit comme un éclair et vint tomber dans les bras de son père, occupé à raccommoder une charrue, et qui prenait ses mesures pour que le soc fonctionnât avec aisance dans les terrains

pierreux, où le roc se rencontre souvent, comme un écueil dans la mer.

Bernard leva la tête, et, apercevant son enfant qui sautait de joie autour de lui :

— Qu'as-tu donc, petit ? lui dit-il ; tu me fais l'effet d'être bien content aujourd'hui.

— Et je le suis réellement, répondit Gerbert ; car, voyez-vous, père, je viens vous demander votre consentement pour entrer au couvent de Saint-Gérauld, aujourd'hui même.

— Ah ! c'est pour aujourd'hui, à ce qu'il paraît, repartit Bernard comme un homme au fait de l'affaire. Notre maître, le sire d'Arpajon, m'avait bien dit que cela ne pouvait beaucoup tarder, vu les bonnes dispositions de Mgr l'évêque de Saint-Flour....

— Oui, père, c'est une chose arrangée, dit Gerbert, et notre bon père Ambroise, qui m'a ramené sur sa mule, depuis le château de Roquebrune, veut bien avoir la bonté de venir me prendre pour me conduire à son couvent et m'y présenter aux dignitaires, si toutefois vous n'y mettez pas d'empêchement, mon père.

— Oh ! je n'en mettrai pas, sois tranquille,

cher petit ; je me suis fait une raison, vois-tu ; je me suis dit : Les mains délicates et tendres de notre enfant ne pourront jamais manier la charrue comme il convient ; il veut être savant, étudier dans les livres.... C'est le bon Dieu qui veut cela ; que sa volonté soit faite, je m'y résigne de tout mon cœur. Mais ta mère, comment va-t-elle prendre la chose ? Je ne saurai comment lui annoncer que....

— Ma mère, dit Gerbert, c'est moi qui vais la prier de me donner sa bénédiction, et de me laisser aller aux études du couvent. J'entends son pas auprès de notre chaumière.

— A la bonne heure ! reprit Bernard ; j'aime mieux que tu te charges de la commission. Tu t'en acquitteras mieux que moi ; tu lui parleras de manière à la persuader.

— Cela me coûte pourtant ; je suis embarrassé, dit Gerbert en regardant avec inquiétude du côté de la porte.

La porte s'ouvrit en effet, et Marguerite entra portant un fagot d'épines sur la tête, et suivie de plusieurs petits agneaux qui bêlaient comme pour lui demander à manger.

— Ah ! voilà ma bonne mère, s'écria Gerbert en se précipitant dans les bras de la paysanne.

— Oui, me voilà, répondit Marguerite avec un air soucieux. Ah ça ! qu'est-ce que je me suis laissé dire tout à l'heure ? Oh ! non, ce n'est pas.... tu ne voudrais pas nous quitter, n'est-ce pas, mon petit Gerbert ?.. Oui, le père Ambroise passait presque auprès de nous, il nous a dit bonjour, et moi je lui ai fait une profonde révérence. Pour lors, Madelon del Gaba, qui était avec moi pour ramasser du bois le long des clôtures, m'a dit comme ça : « Marguerite, vous pouvez bien saluer ce bon religieux ; car c'est lui qui va emmener votre petit Gerbert au moutier d'Aurillac.... » Eh bien ! tu ne dis rien, mon enfant, tu restes là les yeux fichés en terre !

— Pardonnez-moi, mère, c'est que tout cela est vrai.... Je ne voulais vous en parler qu'au dernier moment, en vous demandant votre permission, et en vous priant de me bénir.

— Comment vrai ! Mais non.... ce n'est pas possible ! Tu n'aurais jamais consenti à te séparer de nous qui t'aimons tant, qui avons tant soin de toi, qui te faisons cuire les truffes les plus farineuses

pour te régaler. N'est-ce pas, mon petit Gerbert, que tu ne consens pas à cet arrangement et que c'est un conte de Madelon ?

— Non, mère, ce n'est pas un conte, reprit lentement Gerbert. Mgr l'évêque de Saint-Flour a bien voulu me faire admettre au monastère d'Aurillac, et je lui rends grâce de cette faveur, qui me comble de joie.

— Qui te comble de joie ! Ah ! Gerbert, ce n'est pas bien ce que tu dis là ! dit Marguerite les larmes aux yeux et en sanglotant ; puis, se tournant vers son mari qui continuait à travailler. Mais, parle-lui donc, toi, Bernard, lui dit-elle ; parle-lui, à cet enfant qui n'aime plus ses parents.

— Moi ! je n'aime plus mes parents ! s'écria Gerbert. Ah ! mère, c'est un reproche que je ne mérite pas ! Je veux entrer au couvent, non pas pour y passer ma vie loin de vous, mais pour y étudier selon mes goûts. Mais soyez-en bien sûre, mère, sans votre permission, je n'y entrerai jamais. Un acte de désobéissance, au début de la carrière, me pèserait toute la vie. Je viens vous demander votre consentement. Si vous ne me le donnez pas, tout

est dit; il n'en sera plus question d'ici à ce que je meure.

Marguerite fondait en larmes, elle suffoquait et ne pouvait articuler une seule parole. Alors Bernard, qui était homme de sens, lui dit :

— Femme, il faut que nous nous fassions une raison. Cet enfant, qui a toute notre tendresse et qui la mérite bien, je le pense, nous demande notre consentement pour entrer dans un monastère. Il nous le demanderait de même pour se marier, s'il était en âge. Que peut-il faire de mieux ?

— Mais si jeune ! reprit Marguerite.

— C'est vrai, répondit Bernard, notre enfant est encore bien jeune. Mais il paraît que l'âge ne fait rien à la chose. Mais raisonnons un peu, femme : en serait-il plus avancé quand il garderait nos chèvres quelques années de plus ? J'ai entendu dire que les jeunes années sont les meilleures pour les études auxquelles il veut se livrer. Ce serait donc un bon temps perdu. D'ailleurs Mgr l'évêque de Saint-Flour....

— Oui, interrompit brusquement Marguerite ;

mais Mgr l'évêque n'est pas sa mère, et c'est bien différent.

— Mgr l'évêque de Saint-Flour, reprit très-gravement Bernard, est un homme bien savant dans les choses de la vie ; il sait que les petits des oiseaux du ciel quittent le nid dès que la plume leur est venue. Il en est de même des enfants. Chacun va où Dieu l'appelle. Notre enfant se sent appelé au cloître. Ce n'est pas un lieu de divertissements et de plaisirs que le cloître. Il faut donc qu'il s'y trouve un attrait irrésistible qui l'entraîne. Ne nous opposons point à la volonté de Dieu, qui a toujours été si bon pour nous, qui enfin nous a donné cet enfant, que nous devons lui rendre avec plaisir, et qui est peut-être destiné à faire le bonheur de nos vieux jours.

Ces paroles calmèrent la douleur de la pieuse mère et la rappelèrent à des sentiments raisonnables. Elle leva son visage que couvraient ses cheveux épars, tout trempés de ses larmes, et regardant avec tendresse et tour à tour son mari et son enfant :

— Tu as raison, Bernard, dit-elle d'une voix solennelle, c'est un sacrifice que je dois faire à l'a-

venir de notre cher petit. Si je ne le faisais pas de bonne grâce, j'aurais tout contre moi : Mgr l'évêque de Saint-Flour, Mgr et maître le sire d'Arpajon, le révérend père Ambroise, et de plus que tout cela le bon Dieu, qui manifeste ici clairement sa volonté ! Va, mon cher enfant, ajouta-t-elle en passant ses bras autour du cou de Gerbert, va, je ne résiste plus, suis ta destinée; je me résigne, sois heureux selon tes désirs.

— Mère, dit Gerbert en rendant à Marguerite ses caresses, Dieu m'est témoin que j'ai toujours pour mes parents les sentiments d'un bon fils. Je les conserverai, si le ciel exauce tous mes vœux. Peut-être l'occasion de le prouver se présentera, et vous verrez que je ne la fuirai pas.

— Maintenant, dit Bernard, femme, fais un paquet de ses hardes, afin de ne pas faire attendre le père Ambroise, quand il va venir.

Marguerite réunit toutes les pièces du trousseau de son enfant. Tandis qu'elle possédait à cette besogne, de nouvelles larmes lui roulaient dans les yeux comme si elle eût enseveli un mort. Il lui semblait qu'elle ne reverrait plus son petit Gerbert parce qu'il allait franchir les barrières du cloître.

Quant à celui-ci, plein de l'idée qu'il allait entrer à l'abbaye de Saint-Gérauld, il s'app préparait par avance à vivre au milieu d'un nouveau monde, et sa gravité ressemblait à de la tristesse.

Il embrassait sa mère avec une tendresse filiale, et la pria de compter sur sa reconnaissance et sur sa tendresse. Rien n'était oublié dans les adieux qu'il faisait à la maison paternelle : la vache et la génisse de l'étable, le chien du foyer, les chèvres qu'il gardait chaque jour, tout était l'objet de ses solitudes.

Une de ses chèvres nommée Jeannette, celle-là que nous l'avons déjà vu faire venir à sa parole, paraissait, le cou penché, l'air triste et ennuyé, avoir l'intelligence de sa situation. Gerbert ne lui avait pas encore parlé, qu'elle savait déjà de quoi il s'agissait. Aussi se tenait-elle assez tranquille, contre ses habitudes remuantes. Gerbert, d'abord d'un air distrait, lui passait les doigts dans les longues soies de son pelage et en la caressant comme une ancienne compagne.

Il entourait son cou de ses deux bras et lui disait mille choses tendres.

— Bonne Jeannette, disait-il, je ne serai plus là

pour te mener à tes pâturages favoris. Je vais m'éloigner pour un temps de ces lieux qui m'ont vu naître. Mais, bonne Jeannette, ma mère me remplacera; elle te donnera de bonne racines, bien succulentes, et te mènera souvent promener sur les rochers. Adieu, Jeannette, adieu. Je vais chercher à Saint-Gérauld la science dont j'ai soif, et que je ne saurais trouver ici. Adieu, Jeannette; je reviendrai.

Et, en disant ces paroles, il la caressait d'une manière enfantine. Sur ces entrefaites, les pas d'une mule se firent entendre dans la cour. C'était le père Ambroise qui revenait prendre Gerbert pour le conduire à Saint-Gérauld.

Gerbert, à la voix du bon religieux, tressaille et semble se réveiller d'un long sommeil. Il se lève, renouvelle ses adieux à ses parents, et monte en croupe auprès du père Ambroise.

La mule docile prend la douce allure de l'amble et se met en route pour le couvent. A sa marche assurée, on croirait qu'elle connaît le chemin. Elle le connaît en effet; car l'écurie est pour elle un appât qui se fait sentir de loin, et ses joyeux hennissements témoignent de ses dispositions à l'égard

du sainfoin et de la luzerne qui l'attendent à son retour.

Mais, pour arriver au couvent de Saint-Gérauld, il fallait traverser une forêt épaisse de marronniers qui garnissait le flanc d'une montagne. Cet endroit était mal famé. Dans ces temps, où les seigneurs féodaux se faisaient un jeu de piller et de détrousser les voyageurs, on faisait très-bien d'éviter de passer le soir à travers une forêt sur laquelle on débitait mille fables plus ou moins puériles.

Tout à coup la mule, dressant les oreilles, s'arrête et semble donner l'éveil à ses cavaliers. Elle a entendu dans le lointain des pas de chevaux qui se rapprochent, et ces pas sont précipités; on croirait qu'on est à la poursuite de quelqu'un. Le père Ambroise s'arrête, ou plutôt arrête sa monture. Il écoute, et bientôt paraît à ses yeux un chevalier hautain qui lui barre le chemin avec sa lance.

Gerbert, se tenant derrière lui sur la mule, s' imagine que la fin de cette scène ne peut qu'être tragique; mais, quoi qu'il en soit, son cœur est insensible à la frayeur. C'est lui qui souffle à son

compagnon ces paroles que la situation lui suggérerait :

— Le sire d'Arpajon est à peu de distance d'ici ; il est suivi de ses gens, et, armé de pied en cap, vaillant comme il l'est, il saura bien châtier les chevaliers félons qui pourraient vouloir nous dépouiller.

Ce peu de mots rendit au vénérable religieux toute sa présence d'esprit.

— Qui que vous soyez, dit une voix fortement timbrée, retirez-vous, si vous ne voulez tout à l'heure avoir affaire au vaillant sire d'Arpajon, qui va me rejoindre, et qui....

Le père Ambroise n'eut pas besoin de finir sa phrase : le chevalier pillard, au seul nom d'Arpajon, bien connu et redouté dans tout le canton, s'arrêta, tourna bride, et, piquant des deux, s'enfonça dans les replis ombreux de la montagne.

— Nous devons notre salut à un mensonge, dit le religieux ; j'aurais préféré ne pas mentir ; car c'est toujours un péché, il est vrai, mais il doit y avoir ici des circonstances atténuantes....

— Oui, mon père, répondit Gerbert, et ces circonstances atténuantes sont de la plus grande

gravité ; car il y allait pour vous, comme pour moi-même, non-seulement de tout ce que nous avons avec nous en ce moment, mais il y allait même de notre vie, si nous avions pu faire mine de faire quelque ombre de résistance. C'est la surprise, c'est le danger qui m'a fait recourir à cette méchante ruse de guerre, qui, du reste, vous le voyez, nous a parfaitement réussi. C'est un mensonge, en effet ; mais le ciel nous le pardonnera....

— Nous arrivons dans le port ; voilà l'abbaye, reprit le moine avec un geste de satisfaction ; là, du moins, nous n'aurons rien à redouter des voleurs qui infestent les chemins.

Les hauts clochers et les murs fortifiés de l'abbaye de Saint-Gérauld se dressaient alors devant eux, et le son des cloches était pour eux un gage de sécurité.

Cette abbaye, qui suivait la règle de Saint-Benoît, avait été fondée, vers la fin du ix^e siècle, par un comte d'Aurillac, qu'on avait surnommé le Père des Pauvres, et, sous le nom de son pieux fondateur, elle s'était acquise une grande réputation dans le Midi.

C'était pour le pays une très-belle construction ;

l'église surtout était d'un aspect imposant. Un grand nombre de fenêtres cintrées, étroites, élevées, l'éclairaient, mais y laissaient tomber d'en haut une lumière douteuse qui répandait dans le lieu saint cette religieuse obscurité qu'on demanda plus tard aux vitraux de couleur.

Ce n'était pas la première fois que Gerbert voyait cette fameuse abbaye de Saint-Gérauld : il était venu souvent à Aurillac avec sa mère Marguerite ; mais il ne lui avait jamais été donné de pénétrer dans l'intérieur du monastère. D'ailleurs, vue le soir à la lueur du crépuscule, l'abbaye le touchait plus vivement et faisait sur lui une impression qu'on ne saurait définir.

Lorsqu'avec la mule du père Ambroise, dont les pas retentissants réveillaient les antiques échos du monastère, il franchit les voûtes élevées de ce lieu d'études et de prières, il se figura faire son entrée dans le paradis, où les anges, groupés autour de Dieu, célèbrent sans cesse ses louanges.

XI.

L'ÉCOLE DU MONASTÈRE.

Gerbert, accoutumé à l'aspect misérable des chétives habitations de son village, contemplait avec plus d'admiration que d'étonnement ces immenses constructions, ces vastes et larges corridors qui sillonnaient l'intérieur du cloître. Le religieux lui fit visiter, après avoir mis pied à terre, les principaux endroits du couvent, le réfectoire, les salles où se réunissaient les frères pour leurs diverses occupations.

— Allons à l'église, dit l'enfant, pressé de rendre à Dieu l'hommage que lui doit toute créature.